

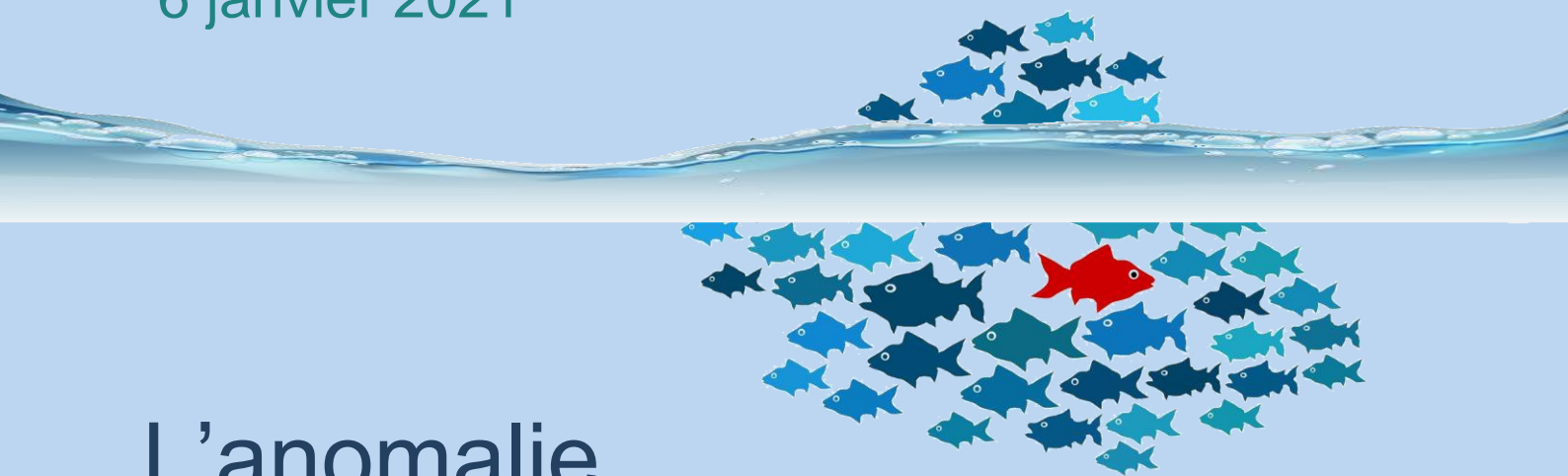


# e \_ atelier 4

au temps du Covid

2020 / 2021

Groupe du mercredi  
6 janvier 2021



## L'anomalie

« Je suis tombée sous le charme de votre anomalie »

C'est sûr, ça m'a littéralement subjuguée, moi qui suis si parfaite. Il faut dire que j'ai toujours tout fait pour. J'ai toujours bien écouté ce qu'on me disait et bien obéi à tout le monde. J'ai toujours voulu être la meilleure ; tout ça pour récolter le maximum d'amour d'un maximum de personnes. En fait, je visais et cultivais la perfection et j'avais la main verte. Je suis devenue une femme parfaite, comme il fallait. J'ai réussi brillamment mes études et ai décroché un job parfait où tout me plaisait, où rien ne dépassait, où mes résultats brillaient comme des pépites. Bref, je me suis construite sur ce schéma. Pour vous dire, dans la famille, on m'appelle Perfecta. Je précise que je suis d'origine espagnole mais quand même : il y a du symbole ! Et pourtant, voyez-vous, je ne me suis jamais sentie

particulièrement heureuse. Alors un jour, je me suis dit qu'il serait probablement temps de rencontrer un Monsieur parfait pour pouvoir conjuguer une existence à deux au plus que parfait. C'est alors qu'il m'est arrivé une chose qui... Qui a ébranlé mes certitudes si parfaites. Je me trouvais à la terrasse du "*Perfect Lover*", vous savez, ce petit restaurant situé dans la *venelle des Amoureux* sur les hauteurs de Bormes-Les-Mimosas. Je sirotais *un bébé rose* parfait dans une petite robe de *zézette* parfaite sous un soleil électrisé par le chant parfait des cigales. Et puis, sans faire exprès, j'ai fait tomber mes lunettes. Un homme en *Perfecto* les a ramassées. J'ai tressailli. Nos doigts se sont effleurés. Il sentait bon, ça me changeait de la lavande ambiante. Mon cœur s'est mis à battre très fort. J'ai pensé : "C'est lui, avec son *Perfecto* parfait." ... Puis, j'ai mis mes lunettes et là, j'ai pensé : "Pas sûr..." Vous situez déjà le malaise insidieux, la défaillance sournoise ? Alors que l'ensemble laissait augurer une telle perfection. Vous comprenez que là, maintenant, devant votre regard si... Je me surprends à vaciller... Parce que la subtilité de votre œil droit qui coupe du bois et l'habileté de votre œil gauche qui le met en stère, cette vision tronquée qui s'échappe à contresens où j'ai soudain l'impression d'être plongée en pleine forêt imparfaite... Cette déviation, cette étrangeté boisée qui plane, incertaine devant moi, se met à m'étourdir tout en me confortant dans cette réalité : j'ai gardé mes lunettes donc rien ne peut être trouble ou indéterminé, tout est bien réel. Il n'y aura pas d'entourloupe comme la dernière fois à la terrasse du "*Perfect Lover*". Donc, pas d'hésitation, l'imprécision cash de vos yeux, l'éprouvé flou qu'ils me suggèrent deviennent soudain d'une insoutenable évidence. Je réalise que votre coquetterie oculaire ne pourra que pimenter mon existence si rectiligne, si contrôlée qu'elle me précipite déjà dans l'incontrôlable. Alors je titube, je chancelle, je dérape ; l'horizon recule, le vide me happe, me rattrape. Quant à moi, je ne me rattrape plus, juste à ce concept qui me révèle, qui me percute : et si votre anomalie devenait ma nouvelle perfection ? Enfin un vrai regard qui mettrait à jour la vérité conscientisée de mon destin : une perfection inexacte. Ça vous en bouche un coin, j'imagine, non ? Oui, juste un coin de l'œil, je sais...

Catherine

## Derrière le ruban

Je suis tombée sous le charme de votre anomalie, chère Madame.

Ils étaient tous là, se pressant les uns contre les autres, avec leur beau costume, leur chemise blanche, leur belle cravate et leurs chaussures propres. En fait, ils se ressemblaient tous avec cette même volonté d'être sur la photo devant le ruban tricolore.

Il est vrai que l'évènement était d'importance : la mise en service du GCO, le Grand Contournement Ouest de Strasbourg.

Certes, pendant quelques mois il y eut quelques oppositions, dans la campagne environnante. Des petits maires, des petites dames, des petites gens sont venus protéger leurs arbres, leurs cultures et leurs champs. Mais rien n'y a fait. Les travaux ont commencé, les bulldozers ont creusé, les camions ont déblayé et même un viaduc a enjambé la Bruche. Une réalisation grand-di-ose !

Vu le temps passé à ces contestations et cette construction, aussi à cause de quelques changements récents, deux femmes déterminées, l'un brune, l'autre blonde sont venues officiellement se glisser derrière le ruban.

Tout le monde était donc là, les maîtres d'œuvre, les chefs d'entreprises, les techniciens. Bref, le monde économique et le monde politique.

Comme journaliste, j'étais chargée de couvrir l'évènement. C'est alors que je la vis. Incroyable ! Elle était là, avec son petit corsage blanc, ses beaux cheveux argentés et son déambulateur. Oui, Germaine était là ! De son petit pas, elle se dirigeait tranquillement vers le ruban. Elle avait réussi à franchir les barrières de sécurité car il ne serait venu à l'idée de personne d'empêcher cette vieille dame d'avancer vers les personnalités. D'un clignement de l'œil, elle me fit signe de lui passer le micro. Avec délectation, je m'exécutais.

Tranquillement, devant le public médusé, Germaine a entamé son discours.

Ma chère Germaine, quelle grande dame vous faites ! Ce jour-là, je suis vraiment tombée sous le charme de votre anomalie dans ce décor géant et aseptisé.

Danièle

## L'anomalie

« Je suis tombée sous le charme de votre anomalie ».

Voilà ce que j'aurais pu dire à mon éminent collègue le jour de son départ à la retraite, lors du rituel pot qui rassemblait tout le service.

Si je ne lui ai pas dit, je l'ai pensé fortement, comme beaucoup d'entre nous. Je n'aurais pas cru cela possible, car cette particularité me crispait au plus haut point à son arrivée.

En effet, dès qu'il prenait la parole, le cher homme arborait un zézaiement assez prononcé qui rendait sa compréhension plutôt ardue.

Lorsque nous étions en réunion, ce qui arrivait assez souvent, j'étais malgré moi focalisée par ce dysfonctionnement langagier à un point que je n'arrivais parfois plus à me

concentrer sur le contenu de ses propos, ce qui m'a mis plus d'une fois dans l'embarras lorsqu'il me demandait mon avis à la suite de ses interventions.

Quelles pirouettes ai-je dû inventer pour retomber sur mes pattes !

Avait-il conscience du malaise qu'il provoquait ? Peut-être en jouait-il ? Cette singularité ne semble pas l'avoir incommodé face à ses collaborateurs. Il n'en a, en tout cas, jamais rien laissé paraître.

Après l'agacement, cette petite bizarrerie m'a plutôt amusée, car la « chose » n'était évidemment pas passée inaperçue dans le reste de l'équipe, ce qui, entre nous, avait donné lieu à quelques remarques amusées de l'un ou de l'autre, avec bien sûr des imitations qui déclenchaient invariablement nos fous-rires, sans pour autant nous moquer ouvertement de l'intéressé. C'eut été périlleux, il était le responsable du service. Personne ne se serait permis la moindre réflexion.

Avec le temps, nous n'y avons plus fait attention, et tout est rentré dans l'ordre au bout de quelques semaines. Mais à y réfléchir de plus près, ce sont les qualités humaines et professionnelles de cet homme qui ont progressivement estompé ce qui pouvait apparaître d'abord comme ridicule et humiliant pour ne plus être qu'une fantaisie, une originalité, voire un exotisme... charmant !

La seule fois où quelqu'un y a fait allusion en public, c'est lui-même à l'occasion de son discours de départ. Il nous avoua avoir beaucoup souffert de cette infirmité, surtout durant son enfance, où il fut l'objet de moqueries incessantes de la part de ses camarades. Et comme il se plut à nous le dire : « De surcroît, j'avais le malheur d'être dans les premiers de la classe. Alors, se payer l'intello de service ! Vous pensez bien que personne ne s'est privé ».

Je découvrais mon futur ex-collègue sous un jour bien différent et l'imaginai subir, enfant, les quolibets de ses anciens acolytes.

Des pensées contradictoires se bousculaient dans ma tête. Même si nous avons apprécié les qualités multiples de notre futur retraité, jusqu'à son « cheveu sur la langue », nous n'avons pas pu nous empêcher d'en plaisanter à l'instar de ces affreux galopins que nous n'étions plus censés être.

Il y avait comme un goût d'amertume dans le ton de sa voix, mais je me trompais, car le coup de grâce se produisit lorsqu'il nous demanda, l'œil pétillant de malice, si cela avait été une gêne pour nous.

Stupeur ! L'arroseur arrosé !

Un moment de flottement plana sur le groupe et aussitôt chacun de s'exclamer dans une joyeuse cacophonie :

« Quelle idée ! »

« On l'a à peine remarqué ! »

« Si peu ! »

« Allez, peut-être un peu au début ! »

Hypocrites, ai-je pensé, voilà ce qui nous différencie des enfants. Ils osent dire tout haut ce que les adultes pensent tout bas...à moins que ce ne soit le savoir-vivre, l'entregent, l'éducation qui nous aient poussé à nous taire. Au début par crainte, puis par respect, nous n'aurions voulu en aucun cas blesser notre collègue de travail.

Jocelyne

Je suis tombé sous le charme de votre anomalie. De votre phobie, de votre grain de folie. Chevalier servant je me suis agenouillé, à l'ancienne au milieu du métro bondé. Votre rire cristallin s'élevait en volutes, lorsque la foule outrancière nous toisait de toute la fureur de leur monde ordonné, de leur sérieux et de leur moue d'autorité. J'ai baisé ta main, ma belle aux doigts de fées, et à ton annulaire j'ai glissé une simple cordelette, pour te promettre qu'à mes côtés chaque jour revêtirait un costume de fête.

Oh ma petite frimousse aux joues pomme d'amour, il nous fallait réinventer une manière tout à nous de nous mouvoir, de caresser chaque jour le satin des minutes. Je voulais secouer le vieux monde et leur montrer que la fantaisie était art de vivre, leur faire découvrir que tous les ouvrages sérieux ne remplaceront jamais, oh grand jamais, le sourire d'un petit d'homme ! Oh, jadis, je me suis perdu dans le dédale des pensées abstraites, m'abreuvant de la moelle de la connaissance en pensant devenir la meilleure version de moi-même, je n'en suis sorti que poussiéreux, nauséux et vieux avant l'âge. Alors, je me suis enfui pour délasser mes jambes en allant dansant sur les chemins des cimes, quand le printemps exhale ses premiers parfums. Et là, ma biche, ma toute belle, en langage elfique, en arabesques végétales, tu as dessiné sur ma route la flèche qui me mena vers la pureté de l'enfance.

Nous dansons à présent sur le quai endormi, les ombres absentes cherchent sur la surface froide de leurs écrans la clé qui leur permettrait de retrouver le goût de vivre. Seuls quelques curieux, lèvent leurs regards courroucés. Nous sommes les acteurs d'un désordre non désiré. Au loin, le ciel cotonneux se teinte des dernières touches roses qui doucement nous font glisser vers les mystères de la nuit. Il n'y a que nous, nos pas ailés et la musique que je fredonne à ton oreille amoureuse. Nous voulions habiter le monde en poésie, marcher comme Charlot, avoir dans le cœur le tintement des premières notes d'un Disney, philosopher sur la profondeur des abysses comme sur les méandres des cœurs, nous poser les questions essentielles, partir sur les routes et visiter au détour d'un chemin une parcelle de poésie.

Palapapa... un, deux, trois ! Je m'arrête, tu tourbillonnes.

Ma voix se perd doucement.

Il est trois heures, les infirmières viennent te donner ton traitement.

Tu m'encourages à continuer en retenant faiblement ma main.

Un sourire lumineux éclabousse les murs blancs, ricoche sur la télé-mélancolie, percute au passage la machine de guerre, qui au goutte à goutte endort ta douleur.

Tu ajoutes en un souffle mêlé d'une pointe de mélancolie : « Tu sais ma jambe droite, elle danse encore parfois, la nuit, je la sens, elle se gorge de vie et elle bat le tempo, aucun cancer ne pourra empêcher la musique de faire tournoyer mes cellules. On a réussi, mon amour vois-tu? Nous avons mis le monde sens dessus dessous en nous aimant tout en création, en peignant le quotidien avec les couleurs de notre imaginaire. Maintenant, c'est ailleurs qu'on a besoin de moi, de mon effronterie lutine et de ma capacité de voir au-delà pour envoyer sur Terre des cotillons de vers afin de réenchanter la vie de ceux qui ont perdu leur cœur d'enfant ».

Florie



## Le violoniste



### Laissez-vous guider par la musique du dessin

Songez, flottez, filez.

Ce soliste émerveille-t-il les petites crevettes à tutu roses tournoyantes face aux gradins ?

Le musicien monté sur ce pop podium séduit-il aussi les sirènes ailées ?

Le sable se répand-il dans la fosse du vaste chapiteau coloré ?

Le vôtre, évidemment baroque, et non sous le parasol de l'autre cirque.

Quelle valse de vent obsédante pousse à jongler avec des sonorités déconcertantes ?

Résonant, dissonant, virevoltant ; pluvieux, mélodieux, curieux ; frissonnant, strident, angoissant ; brumeux, harmonieux, studieux ...

Un public hip-hop assiste à cette prestation solaire sous l'œil attentif de l'Auguste.

Des élégantes et leur short galant enfourchent les étincelants triangles.

Maquillés et équipés de foc pour se gonfler sous le souffle des flutes dressées.  
Tous ballotés tels des spinnakers, par la bise lugubre des orgues au rond nez rouge.  
Difficile d'ouvrir la cage sur le chant du large !  
Extravagant de mener pelles et xylophones au milieu des fauves !  
Ici les mouettes suivant les arabesques de la baguette planent.  
Là des crabes tambours en ligne longent la piste du fond.  
D'un banc de sardines surgit la cantatrice scintillante de paillettes.  
Le ténor, à la longue note maintenue, pousse le mэрou à sortir du chapeau haut de forme.  
Les petites clarinettes bronzées fuient des scies au pouvoir magique.  
Les appâts de la harpiste attirent l'otarie luisant dans ses filins de son.  
La cavalcade des graves et des basses projette des nacres envoutantes.  
De-ci de-là, glissent des poulpes moulés le long de soyeux rubans de notes.  
L'engouement pour la langoureuse langouste muant en cascade, frôle l'hystérie.  
Au palan monte le funambule, sur la drisse glisse ses chaussons de flonflon.  
L'acrobate des hautbois impose un silence au risque solitaire.  
Somptueuse cacophonie des arts estivaliers, troublantes illusions produites par des mains habiles. Un monde pittoresque à l'horizon sans fin absorbe notre attention, pour nous y perdre.  
Regardez, atterrissez, revenez.

J-C Capelier

Il contempla son élève avec un sourire malicieux. Il reconnaissait bien là l'ambition, le travail exigeant, l'ardente dévotion pour la musique et l'abnégation de soi mais il manquait au jeune homme la fantaisie. Il ne vivait pas ce qu'il jouait et Dom Pedro s'ennuyait affreusement.

Cela faisait plusieurs années qu'il n'acceptait plus d'auditions mais le petit avait piqué au vif sa curiosité. Il était en visite dans sa famille, quand, lors d'une balade, il le trouva seul sur une falaise face à l'océan, il jouait ainsi en fixant l'horizon. Quand il lui demanda ce qu'il faisait ici, il répondit avec une voix toute intérieure : « Je joue pour l'océan, depuis enfant je viens ici. J'aime l'idée que personne ne m'entende à part les mouettes, les poissons et les sirènes ». Le vieil homme avait ri alors, pour la première fois depuis bien longtemps et il lui avait proposé de le prendre comme élève, ce qui étonna toute la haute aristocratie.

Lui, le vieux grognon, un brin misanthrope qui vivait reclus dans son domaine au beau milieu de la forêt, ne conversant qu'avec les bêtes sauvages, privant la bonne société de son génie depuis des années, consentait à prendre pour élève un simple bourgeois quand il refusait la Princesse de Montmorency pour des leçons particulières ?

Quand le jeune garçon appelé Charles eut terminé, il s'écria : « Non, non ce n'est pas cela, votre musique n'est pas juste, elle manque de vie, elle est fade et sans cœur ».



Charles, interloqué, lui répondit : « Avec tout mon respect, Monsieur Pedro, j'ai respecté la partition, je me suis entraîné des heures, que puis-je faire de plus? ».

« Que peux-tu faire de plus? Que peux-tu faire de plus, dis-tu? Et bien cela me paraît évident. Tu dois vivre ta musique, tu dois la laisser t'habiter. Chacune de tes cellules doit entrer en harmonie avec les notes, imagine toutes les combinaisons et toutes les possibilités qui naissent quand tu laisses l'infini te saisir et te parler de ce qui ne se dit pas ordinairement. C'est cela que tu as le devoir d'exprimer à travers ton œuvre. Je ne te demande pas d'imiter mais de créer. Ton archet doit être la clé magique qui ouvre des mondes nouveaux aux spectateurs, elle doit leur donner accès aux portes de l'inconscient qu'ils pensent avoir perdues dans les méandres de leur psyché par habitude ou par lassitude. Mais toi, mon garçon, tu as ce don irremplaçable de pouvoir leur rappeler pourquoi ils sont humains et ce qui rend leur destinée unique.

La musique, vois-tu, ce n'est pas une discipline, ni un apprentissage, c'est bien plus. C'est le langage initial qui jaillit des origines. Elle est universelle, elle précède et elle suit toute autre moyen d'expression. Te rends-tu compte de ta responsabilité ? Tu as entre tes mains l'instrument de transcendance ultime, celui capable de faire transmuter les pauvres ambitions des cœurs en feux d'artifice capables d'embraser le ciel de constellations nouvelles issues de volonté revigorées. Alors joue-moi quelque chose qui me confirme que je ne perds pas mon temps avec toi, un morceau qui me parlerait de l'éternel présent avec ardeur et fougue”.

Charles demeura un instant silencieux. Il murmura : « Très bien, mais pas ici ».

Dom Pedro inclina la tête, il comprenait les cœurs mieux que quiconque et c'est pour cette raison qu'il se tenait éloigné des bruits de la cour, lui préférant la pureté de la nature et la simplicité des petites gens.

Quelques jours plus tard, au lever du soleil, il se trouvait sur la falaise, face à l'océan. Le jeune homme resta là quelques minutes, en silence. Il scrutait l'au-delà du visible avec intensité. Puis, il prit son violon avec des gestes empreints de douceur, ferma les yeux, leva son archet et les premières notes se dilatèrent dans l'immensité, chargées de toutes les émotions de son âme chevaleresque. Il dessina dans l'air des hiéroglyphes enchantés qu'il propulsa à travers l'espace. Ces derniers chevauchaient en parcourant les temps anciens puis revenaient hors d'haleine emportant avec eux les vestiges diaphanes des perles immortelles. Ils se métamorphosaient alors en particules océaniques qui chargées de l'iode des profondeurs, saisissaient le royaume intérieur du vieux Pedro et y déposaient en silence les trésors des mers qui attendaient d'être découverts pour transmettre leurs mystères. Puis se furent les appels marins qui aimantaient les femmes aventurières qui se voulaient libres, partant chercher une définition nouvelle à leurs existences étriquées au bout du monde où l'inconnu revêt toute sa puissance. Quand le morceau fut achevé, Dom Pedro applaudit et il lança à Charles : “Maintenant, adieu, magicien, je n'ai plus rien à t'apprendre, il est temps pour toi de partir sur les routes pour réenchanter notre vieille Terre malade”.

## Il était en queue de pie

Le moral de la troupe était au plus bas.

La nouvelle venait de tomber : plus aucun spectacle durant les trois prochains mois.

Plus d'enfants à faire rire, pas de magiciens pour les faire rêver, pas d'acrobates pour les faire trembler. Aucun applaudissement pour galvaniser les cœurs.

Sans trop réfléchir aux conséquences, il a lancé un pari « Je suis capable de jouer n'importe quelle mélodie avec n'importe quel archet. La seule réserve, c'est de ne pas casser mon violon ».

La troupe a éclaté de rire.

- Et tu veux qu'on gagne de l'argent avec ça ?
- Pourquoi pas ? On prend le podium où tu fais tes acrobaties. On le dépose près d'un mur. Avec ton tambour, tu harangues la foule. Des spectateurs s'approchent, je commence à jouer avec mon archet classique, puis tu me donnes une cuillère en bois et je continue de jouer, par exemple « Vive le vent d'hiver », « Douce nuit » ou même un menuet en sol majeur de Bach. À ce moment-là, tu passes ton béret en demandant une petite pièce ou un billet. Et après, sur ton conseil, un spectateur peut me donner un objet et je joue avec.

Il a ajouté :

- Si ça marche, je veux la moitié de la recette.
- En plus, il est exigeant, s'est moqué l'acrobate !

Lui, qui, au sein de la troupe, était à peine considéré, devenait tout à coup quelqu'un dont on allait suivre la proposition. Jusque-là, il ne servait qu'à introduire la scène suivante pendant les changements de décor pour les futurs artistes. Juste un petit globule.

Pour sa première prestation, il avait enfilé son costume à queue de pie, ciré ses chaussures noires et bien sûr emporté son violon de scène.

En montant sur le podium, il se dit : « Courage, ce n'est qu'un mauvais moment à passer ! Du moment que ça me rapporte quelques sous ! »

En fait, le bouche à oreille a fonctionné. Il est maintenant installé face à la Cathédrale, sur la place du Château et les spectateurs, chaque jour un peu plus nombreux s'amuse à lui proposer des archets originaux.

Voici bientôt trois mois qu'il jouait ainsi. À force, il avait un peu maigri et son pantalon commençait à glisser en accordéon sur ses chaussures. Nous étions en plein été et la canicule assoiffait les âmes. Pour rafraîchir son public, il avait entamé « La Mer » de Debussy. C'est alors qu'une admiratrice lui a filé une de ses tongs. En virtuose, il a laissé la mélodie s'échapper de son violon : les vagues coulaient le long de la plage pour le bien-être des auditeurs.

Danièle

## Song for tong

Mes paupières se sont éteintes progressivement comme des lumières engourdies. Je savoure cet instant confisqué à tout contrôle, fuyant toute identification. Mais qu'est-ce qui détermine l'instant ? Le fait d'être là et pas là ? Ma lucidité tente de retrouver la bonne fréquence. J'entends maintenant des cordes qui vrillent ainsi qu'un petit dérapage sourd et subtil accrochant mon oreille déconcertée. Des notes débridées s'affolent et semblent attendre de trouver ce qu'elles pensent. Comme si quelqu'un allait les aider à s'envoler tout en s'agrippant à ce violon devenu complètement dingue. Des interpellations muettes jaillissent. Que pourrait bien imaginer Ingres devant une telle réalité ? Lâcherait-il sa peinture pour remettre un peu d'ordre dans ce grésillement ? Et Man Ray ? Revisiterait-il sa célèbre photographie en détachant ses ouïes pour se réfugier dans le silence ?

Je rêve d'un ailleurs dans les airs, ceux de cette musique qui s'échappe, écarquillée sur les fracas du monde et qui va semer néanmoins dans chaque conscience la promesse d'une jubilation illusoire. Une évasion hypnotique va surgir car elle sait déjà de moi des choses que j'ignore d'elle. Cette mélodie si limpide et mystérieuse à la fois dans laquelle ma fougue trop contenue a l'impression d'entrer sans permission. Une effraction entre deux frottements proches du chuintement impudent.

Alors j'ouvre mes paupières. Je me sens soudain bizarre avec cette interrogation suprême : y a-t-il un archet sur le violon ? Mes certitudes vacillent puis finissent par disjoncter.

Piètre réalité sponsorisée par *Spontex* version *gratounette* en pleine face ? Je passe l'éponge et ferme les yeux mais les rouvre à nouveau tout de même. Le doute m'assaille, me balade, me fait marcher... Ma raison tente de s'extirper ou de s'infiltrer, je ne sais plus. Mes pensées cavalent comme des souris prises au piège d'un trou sans gryère.

J'entrevois soudain un semblant de tong clandestine. Une tong passée à l'ouest comme l'état dans lequel je me situe maintenant. Une tong en pleine fragrance sur un violon, exhibant son allure dans un abandon haletant. Ce qui expliquerait le bruit amorti semblable au soupir épuisé des protections de caoutchouc inhérentes aux portières de bus. Justement ce même bus qui a sans doute transporté le violoniste avant le concert.

Subitement je tressaille puis patauge. Subitement j'ai froid. Je jette un dernier cil hébété vers la fenêtre. Dehors il neige à flocons serrés comme un café à la blancheur secrète. L'aurore caresse le dos de l'aube qui se cambre sous son regard dilaté. Une lame de soleil fragile se fauflerait-elle déjà à travers les nuages de coton ? Parfois je m'impressionne avec des petits riens. Un ange passe ? Non personne ne passe excepté le vent qui se lève et bouscule la vitre *qui ne se réveille pas, comme d'habitude*. Juste mes pieds nus qui frissonnent sur le carrelage glacé.

Sale temps pour les tongs !

Catherine

## Le violoniste

Quelle guigne ! Perdre son archet avant un concert, d'aucuns pourraient me dire, le sourire en coin : quel bel acte manqué !

Pure idiotie ! Je suis sûr que c'est Michael qui me l'aura pris, imaginant s'en faire une épée pour son dernier jeu de chevalerie. Il est vrai que tout y passe pour se fabriquer une épée. Ce n'est pas faute de lui en acheter une à chaque Noël, à chaque anniversaire, mais toutes finissent brisées à la poubelle. Je crains donc le pire pour mon archet. Pourquoi suis-je trop indulgent avec Michael ? Bien sûr, c'est notre petit dernier, et il n'a que six ans, mais je ne peux m'empêcher d'être admiratif devant son imagination débridée toute axée sur les histoires de seigneurs, de guerres, de vainqueurs, de vaincus, de vassal, de suzerain, à croire que notre benjamin est une réincarnation arrivant directement du Moyen Âge. Malgré tout, j'essaie d'imposer un minimum de discipline. Combien de fois ai-je dit aux enfants de ne pas toucher à mon instrument de musique. Il me semblait avoir été clair sur le sujet. Manifestement, je ne suis pas ce qu'on peut appeler un modèle d'autorité. J'ai trop souffert de l'autoritarisme paternel, pour faire subir la même chose à mes enfants, au risque de tomber dans l'excès inverse. Ainsi lorsque je m'entraîne, les enfants continuent à jouer autour de moi sans faire attention le moins du monde. J'ai dû me réfugier au grenier pour avoir la paix. Dommage qu'il n'y fasse que quinze degrés l'hiver.

À dire vrai, je me revois à l'âge de Michael, c'est à six ans que mes parents se sont mis en tête de me faire prendre des cours de violon. Une torture ! J'ai encore un souvenir cuisant de mon premier professeur de musique qui s'acharnait à appuyer mes pauvres petits doigts tendres sur les cordes. « Entendez-vous la différence ? Le son est bien meilleur ». L'homme avait bien soixante dix ans, du haut de mon jeune âge, il me semblait tout droit débarquer d'un siècle passé, avec son éternel costume gris tout râpé, son teint gris, ses cheveux gris, ses yeux gris, tout était gris dans ce personnage. J'étais persuadé qu'il émanait de lui une odeur de poussière. Chaque fois qu'il s'adressait à moi en me vouvoyant, j'avais l'impression qu'il parlait à quelqu'un d'autre, je me souviens m'être

retourné les premières fois croyant voir surgir un adulte, mais non, c'est bien à moi que mon professeur s'adressait. Malgré son grand âge et tout le respect que je lui devais, j'avais mal et je ne pouvais m'empêcher de hurler. J'avais pris en horreur ces leçons de musique, mais mes parents ne voulaient rien savoir, ils tenaient absolument à avoir un artiste dans la famille. Sans doute une vieille frustration paternelle ou maternelle, transmise à la génération suivante. Je ne sais comment les choses se sont calmées, mais les cours ont continué, j'ai progressé, les doigts ne me faisaient plus mal, j'avais de la corne au bout de chaque phalange, j'étais même fier de pouvoir jouer le morceau appris pour chaque spectacle de fin d'année. Lorsque nous avons des invités, mes parents ne manquaient pas une occasion de propulser leur rejeton afin d'exhiber leur petit singe savant. Petit à petit, ces prestations se transformèrent en petits spectacles comiques et j'avais grand plaisir à faire rire les invités. Tout était bon pour susciter les ovations et les applaudissements. J'étais gonflé de fierté, les gens s'intéressaient à moi, je me sentais enfin à ma place. Au plus profond de moi, j'avais décidé d'en faire mon métier lorsque je serais grand, amuser les gens, avec mon violon, même si je ne savais pas encore comment je m'y prendrais. Je m'en étais confié à mes parents qui avaient bien ri. Ce n'était pas ainsi qu'ils envisageaient les choses. Ils auraient préféré un violoniste jouant dans un orchestre, ou mieux, une carrière de soliste, parcourant le monde et me produisant dans les salles les plus prestigieuses. Mais et c'est ce qui me rassurait, ils ne pouvaient s'empêcher de rire à mes pitreries.

Et j'ai eu gain de cause. Je suis devenu « one man show », je me produis effectivement dans des salles de spectacles, mais ce sont de petites salles intimistes. Osons le dire, j'arrive à vivre de mes représentations. Mes parents se sont fait une raison, ils viennent à tous mes spectacles et sont devenus mes premiers fans ! Qui aurait cru ?

Ma dernière trouvaille, jouer du violon avec une tong. Je dois admettre que c'est encore Michael qui m'en a donné l'idée, bien malgré lui. Un jour d'été, me croyant absent, mon fils a voulu faire semblant de jouer du violon, en se servant d'une de ses tongs comme archet. Alors que j'allais le gronder comme il se doit, je m'aperçus avec stupeur que des sons plutôt harmonieux émanaient de ce binôme surréaliste. Je tentai l'expérience et je pus reconstituer plusieurs morceaux. Michael venait de me trouver le dernier numéro de mon spectacle et c'est celui qui obtint le plus de succès.

J'ai finalement retrouvé mon archet et... Michael n'y était pour rien.

Jocelyne